

T 470 B

LE PAYS OÙ L'ON NE MEURT PAS

2

La Mère des quatre vents

Un jour un prince allait à la chasse. Il s'égarait, il trouve sa mère qui le cherchait.

— Pourquoi y vas-tu ? Tu vas te perdre.

— N'ayez pas peur.

Le lendemain matin, il repart. Il s'égare encore, marche, marche avec ses chiens. Ils crèvent après quelques jours. Désolé. Il arrive à une maisonnette couverte en jonc, frappe à la porte. [Une] vieille femme qui dit :

— Entrez !... Oh ! mon prince, d'où venez-vous ?

— Moi, ma mère, j'étais égaré.

— Ça m'étonne de vous voir. Jamais je n'ai vu personne ici, je suis ici au sommet du monde et j'y sera jusqu'à la fin.

Elle le rafraîchit.

— Mes fils sont à la chasse et vont arriver.

Soular arrive.

— Pose tes ailes, il y a compagnie.

Lui, bien étonné aussi, salue le prince :

— Mon prince, je suis étonné de vous voir ici.

— Égaré.

Galerie arrive à son tour : grand tapage. Elle sort :

— Pas tant de train ! Pose tes ailes.

Il entre, beau, plus beau que l'autre, prennent la goutte ensemble.

Bise arrive, tourbillon. Elle va loin l'attendre :

— Arrête-toi, y a compagnie.

Le Vent de mer arrive, noir comme un rat. Même chose.

Les voici bien contents :

— Que veniez-vous donc faire ?

— Je suis égaré.

Bons amis¹.

La mère des vents dit :

— Ne sortez pas tous les quatre à la fois ; un pour lui tenir compagnie.

Tous les jours, il en restait un.

¹ = Ils deviennent bons amis.

Un jour, le prince dit :

— Bonne mère, je ne m'ennuie pas près de vous.

— Mon ami, il y a cent ans que vous y êtes.

— Pas possible ! Mes pauvres parents, que sont-ils devenus ?

— Il peut se faire que dans la famille, dit-elle, on parle encore de vous.

Il pleure.

— R...²-vous. Je vous y ferai conduire, mais [2] vous ne descendrez pas de cheval.

[Il] consent. Le cheval se prépara³, le matin.

— Mais n'en descendez pas !

— Je le promets.

Elle le conduit bien loin :

— Mon prince, ne descendez pas.

À trente lieues de son pays, il voit un homme avec voiture et bœufs endormi, tombé sous la roue qui allait l'écraser. Il appelle au secours. Il se précipite à bas du cheval et court à l'homme qui dit :

— Je te tiens ! Voilà cent ans que je t'attends. Avec le temps, on vient à bout de tout. Je t'étrangle.

Il l'étrangle et le cheval s'en alla tout seul vers la mère des quatre vents.

Recueilli en octobre 1886 à La Machine⁴ auprès de mère Louise Gautier⁵ [Louise Pougaud, veuve Gautier, née à Isenay, 68 ans, 1889-68 = 1818], [É. C. : Jeanne Pougaud, née le 28/05/1816 à Isenay, mariée le 23/11/1856 à La Machine avec Louis Gauthier, journalier lors de son mariage, puis mineur, décédé le 23/02/1886 ; décédée le 18/07/1891 à La Machine]. S. t. Arch., Ms 55/1, Cahier La Machine/2, p. 1-2.

Marque de transcription de P. Delarue⁶.

Publié par M.-L. Tenèze, G. Hullen, France-Allemagne, n° 15, p. 88-90.

Catalogue, II, n° 2, p.167.

² Mot illisible.

³ Ms : Consent : le cheval se prépara le matin, mais n'en descendez pas

⁴ Noté à la plume au-dessus du conte.

⁵ Sous le conte

⁶ P. Delarue l'avait d'abord catalogué T 825* et il a noté sur le Ms, au début du conte, le titre : La mère des quatre Vents.

Texte publié par M.-L. Tenèze

Une fois un prince, allant à la chasse, s'égara dans les bois ; il rencontra cependant sa mère partie à sa recherche.

— Ne pars plus, lui dit-elle, tu vas te perdre.

— N'ayez pas peur.

Le lendemain matin, il repartit, et s'égara encore. Il marche et marche avec ses chiens ; mais ceux-ci crèvent au bout de quelques jours. Et le prince est bien désolé. Mais voilà qu'il arrive à une maisonnette couverte en jonc ; il frappe à la porte.

— Entrez, dit une vieille femme, et elle demanda :

— Oh ! mon prince, d'où venez-vous ?

— Ma mère, je suis égaré.

— Ça m'étonne de vous voir. Jamais je n'ai vu personne ici et j'y suis depuis le commencement du monde et j'y serai jusqu'à la fin.

Elle lui versa à boire.

— Mes fils sont à la chasse, ils vont bientôt arriver.

Soular arriva le premier et posa ses ailes.

— Il y a compagnie, s'étonna-t-il, et saluant le visiteur :

— Mon prince, je suis bien étonné de vous voir ici.

Et il le traita avec égard.

Galerne arriva à son tour, menant grand tapage. Sa mère sortit au-devant de lui :

— Ne fais pas tant de bruit, et pose tes ailes, lui dit-elle.

Galerne entra, plus beau que son frère *Soular* ; et il invita le prince à prendre la goutte avec lui.

Voilà que s'annonça, en tourbillon, le troisième : *Bise*. Sa mère alla loin à sa rencontre et l'avertit :

— Arrête-toi, j'ai compagnie.

Enfin arriva en dernier le *Vent de mer*, mou comme un rat, que sa mère mit aussi au courant.

Les voici tous bien contents et bons amis. La mère des vents dit à ses fils :

— Ne sortez pas tous ensemble, qu'il en reste toujours un pour lui tenir compagnie.

Et tous les jours, un des quatre Vents restait avec lui.

Un jour cependant le prince dit :

— Bonne mère, je ne m'ennuie pas près de vous...

— Mon ami, il y a cent ans que vous êtes ici.

— Oh ! est-ce possible ? Mes pauvres parents, que sont-ils devenus ?

— Il se peut que dans la famille on parle encore de vous.

Et, voyant que le prince ne pouvait s'empêcher de pleurer, la Mère des quatre Vents ajouta :

— Reconsolez-vous. Je vous y ferai conduire, mais vous ne descendrez pas de cheval.

Le prince y consentit. Le lendemain matin, elle lui prépara un cheval et lui recommanda encore :

— Mais n'en descendez pas !

— Je le promets.

Elle le conduisit bien loin, puis, au moment de le quitter, répéta une troisième fois :

— Mon prince, ne descendez pas.

Le prince continua sa route. Arrivé à trente lieues de son pays, il croisa un homme conduisant, assoupi, sa voiture à bœufs. Mais brusquement l'homme glisse à terre, sous la roue qui va l'écraser, il crie, il appelle au secours.

Le prince se précipite à bas de son cheval et court vers l'homme pour le dégager. Alors il entend :

— Je te tiens enfin, voilà cent ans que je t'attends ; avec le temps, on vient à bout de tout ; je t'étrangle.

Et la Mort étrangla le prince, et le cheval s'en alla tout seul vers la Mère des quatre Vents.

Ms Millien-Delarue. Conté en 1886 à La Machine (Nièvre) par la veuve Louise Gautier, née Pougaud en 1816 à Isenay (Nièvre).